

Le colonisateur colonisé

Gabriel Dussault, *Le Curé Labelle; messianisme, utopie et colonisation au Québec 1850-1900*, Montréal, Hurtubise H.M.H., 1983, 392 p.

Réjean Beaudoin

Volume 26, Number 5 (155), October 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30848ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaudoin, R. (1984). Review of [Le colonisateur colonisé / Gabriel Dussault, *Le Curé Labelle; messianisme, utopie et colonisation au Québec 1850-1900*, Montréal, Hurtubise H.M.H., 1983, 392 p.] *Liberté*, 26(5), 116–121.

RÉJEAN BEAUDOIN

LE COLONISATEUR COLONISÉ

Gabriel Dussault, Le Curé Labelle; messianisme, utopie et colonisation au Québec 1850-1900, Montréal, Hurtubise H.M.H., 1983, 392 p.

Un voyageur français, évoquant trois choses qui l'«ont plus particulièrement étonné en parcourant le Canada», retiendra «le curé Labelle», à côté des «Chutes Niagara» et de «la foi du peuple»! Bref, c'est «un homme à part». (p. 197)

Le cas du curé Labelle est pathétique. C'est une victime exemplaire et son échec est significatif en tant que point de convergence d'une projection collective. La popularité fut son arme principale et il en usa presque exclusivement, bien qu'il eût besoin d'autres leviers qui faisaient défaut à l'appui de l'œuvre qu'il avait entreprise. Il y fallait des ressources, des politiques, des alliances, des capitaux. La grandeur du projet du curé Labelle lui vint en partie d'une exacte mesure de la taille de l'ennemi qu'il trouva sur son chemin. Les pouvoirs d'argent étaient déjà engagés dans la construction d'un autre Canada que celui qui devait accueillir les Canadiens français en mal de patrie. La colonisation des paroisses du Nord mime péniblement l'aventure du développement de l'Ouest aussi bien canadien qu'américain.

La colonisation du curé Labelle dans les Laurentides, la plus spectaculaire offensive du siècle en la matière, est trompeuse par l'écart entre le discours et ses retombées sociologiques. D'une part, l'idéologie

du mouvement semble répéter la doctrine nationaliste de l'époque, mais d'autre part, les résultats de la campagne sont sans commune mesure avec les fins poursuivies. Les moyens mis en œuvre, en regard des objectifs, restent dérisoires. Or celui que l'on acclamait partout sous le nom de Roi du Nord croyait sincèrement travailler au rétablissement national de tout un peuple. Il entrevoyait la formation d'un grand Etat prospère, sans que son dessein politique fût jamais explicitement déclaré. Il importait même à sa réalisation qu'il ne le fût pas. Il s'agissait avant tout de vaincre l'inertie qui suivait la pente de l'émigration et de canaliser la mobilité atavique d'une population qui ne fut jamais loin de son nomadisme légendaire. C'est là-dessus que le mouvement se différencie du patriotisme officiellement prêché par les élites conservatrices et cléricales.

Sur le plan économique, la colonisation s'efforce d'effectuer le passage difficile de l'autoconsommation à une certaine ouverture de la production sur le monde extérieur de l'échange, en reliant le primaire (agricole) à un secondaire encore très artisanal utilisant une technologie mécanique à énergie douce. Le nœud du problème est d'imaginer l'origine du capitalisme sans la pré-condition de l'accumulation du précieux capital extorqué au travail, comme chacun sait, par l'exploiteur bourgeois. La traite des fourrures avait été la seule source d'accumulation possible de l'économie coloniale, française ou britannique, mais l'épopée pelletière est terminée au temps de Jean Rivard et du curé de Saint-Jérôme. Bref, l'utopie de la colonisation, c'est le projet d'un capitalisme sans capital, problème du même ordre que la quadrature du cercle.

A la question: «Nous n'avons pas de pays, qu'as-tu à répondre?», il répliquait par: «Il faut s'en faire un». Ce dont il s'agissait au fond, c'était de conquérir nos conquérants. Tout cela devait cependant se faire, comme l'avouait Labelle, «sans le dire ouvertement». (p. 333)

Que fait le gros curé Labelle dans son hyperbolique Royaume du Nord? Il n'est qu'à lire le titre de l'étude de Gabriel Dussault. Ce sont des notions comme celles d'utopie et de messianisme qui conviennent le mieux à l'explication de la carrière de cette espèce de héros populaire que la faveur publique rapproche plutôt de Louis Cyr et de tous les athlètes légendaires que des grands leaders sociaux. Le curé Labelle remplit avec naturel l'emploi de sauveur de la race. Il fait assurément un peu indigène, comme un enfant de la campagne sur un char allégorique, comme un Saint-Jean-Baptiste redivivus, mais sans apparat, quelque chose comme une incarnation spontanée de l'attente des foules, un gros homme débonnaire et irritable à la fois, au langage vulgaire, une force de la nature à l'instinct vierge, mais fier, lyrique et puissant. Or l'aventure un moment triomphante de l'«Apôtre de la colonisation»¹ se termine dans l'échec le plus complet, la déroute la plus désolante, le plus inconcevable comble à l'entière série des déboires économiques et politiques. Les cortèges de la misère et de la faim qui vont se terminer dans le lointain avenir touristique des Laurentides, c'est tout ce que l'on peut imaginer de plus éloigné d'aucune effervescence populaire, d'aucun mouvement d'exaltation, de la moindre affirmation libertaire, du moins si l'on se place à la hauteur des colons qui traînent leur humiliation et leur défaite dans les incultes forêts du petit Nord. Il faut relever du reste cet écart lexicologique: le Royaume messianique de la nation restaurée deviendra le petit Nord des touristes américains! Qu'est-il donc arrivé à l'entreprise colossale du bon curé?

Il est arrivé ce qui arrive à tous les royaumes qui

1. Désignation qui prend place dans le temple national de la renommée à côté de l'«Apôtre de la tempérance» (Chiniquy) et de l'«Apôtre de la liberté» (Papineau). Cette collégialité symbolique est nommément messianique.

doivent arriver. Les premiers chrétiens attendaient le Royaume et c'est l'Église qui s'est constituée. Les contemporains de Mercier et de Labelle attendaient l'État national et c'est la locomotive à vapeur qui leur en a donné l'embryon. A-t-on songé que le Ministère de l'agriculture et de la colonisation est une idée du curé Labelle et que c'est là la forme originaire de l'État provincial qui germa dans la soutane d'un Prototaire apostolique?

Le livre de Gabriel Dussault est précieux parce qu'il dissipe un malentendu tenace au sujet du mouvement de colonisation du XIX^e siècle. C'est un contre-sens de comprendre le phénomène en le rapportant à l'agriculturisme et à l'idéologie dominante des élites coalisées avec le clergé ultramontain. Le discours et la stratégie des missionnaires-colonisateurs ne fonctionnaient pas au profit d'un pouvoir de classe, comme c'était le cas du nationalisme messianique des groupes dominants. Il faut aussi tenir compte de plusieurs différences entre la direction religieuse qui définit ce nationalisme conservateur et l'objectif de reconquête qui guide les colons vers les nouvelles terres. Le refus des techniques et de l'industrie modernes, la supériorité de la campagne sur la ville, la priorité des valeurs rurales autarciques sur le monde de la production et de l'échange, tout cela qui caractérise la mentalité canadienne-française traditionnelle, orientée par l'idéologie qui s'impose vers le milieu du siècle, ces caractéristiques sont loin d'être valables en bloc pour décrire la pensée et la pratique des mouvements de colonisation. Aucune-ment opposés au progrès économique et industriel, les établissements des nouveaux colons l'inscrivaient au contraire parmi leurs premiers objectifs. Ce que l'on voulait à tout prix éviter par contre, c'était la prolétarianisation des habitants. Mais l'intégration complémentaire des productions marchande et agricole forme un trait reconnaissable de l'utopie colonisatrice. Là-dessus, comme Dussault l'écrit encore, il n'y a qu'à lire *Jean Rivard*. Le roman de Gérin-Lajoie renferme des textes très clairs sur l'idéal

d'un rapport harmonieux entre le développement de l'agriculture et celui de l'industrie.

Bien sûr, du discours à sa mise en pratique, la colonisation se heurta durement à la réalité qu'elle se proposait de résoudre. Mais quand on l'étudie au ras de sa logique interne, il faut reconnaître qu'elle obéissait à une visée politiquement plus progressiste que le nationalisme officiel. Le slogan populaire «Emparons-nous du sol» (que l'on trouve chez Etienne Parent, cinquante ans avant le curé Labelle) exprimait l'idée de reconquête d'une ressource accaparée par le conquérant. Dussault remarque encore, à juste titre, que la colonisation n'aurait jamais rallié l'appui enthousiaste de libéraux aussi notoirement opposés aux idées ultramontaines que L.-O. David, L.-A. Dessaulles et Arthur Buies, si elle n'avait été que la duplication pure et simple du credo patriotique du pouvoir clérical.

Le curé Labelle a conduit son offensive sur deux plans: la confiance absolue de la population, d'une part, et la réticence croissante des pouvoirs public et privés, d'autre part. En serré dans cet étau dont les deux côtés ressemblent à l'affrontement du principe de plaisir au principe de réalité, l'homme fort s'écroulera telle une idole aux pieds d'argile, son rêve égrené comme le chapelet de la désolation dans une vingtaine de paroisses pauvres, frileuses et isolées. La puissance de l'illusion, bien plus que la résistance (considérable cependant) des obstacles, aura eu raison du géant qui recelait la fragilité de son peuple minuscule.

Pour les classes dirigeantes du Canada français, l'utopie colonisatrice dessinait donc une voie moyenne entre le statu quo et une double révolution dont elle était l'alibi: une révolution nationale qui eût signifié une confrontation avec la première puissance du monde (l'Empire britannique) et qu'elles étaient impuissantes à faire, et une révolution sociale dont elles ne voulaient pas parce qu'elle eût menacé leurs propres intérêts.
(p. 334)

Le couloir d'intervention, la marge de manœuvre étaient donc considérablement réduits. Aussi l'une des dimensions essentielles du mouvement réside-t-elle dans la stature personnelle du curé et dans le rôle qu'il a joué comme acteur politique et comme personnalité symbolique dans le scénario connu des crises de société. Antoine Labelle a porté, depuis sa conception jusqu'à l'échec, ce chimérique Royaume du Nord qui fut en son temps «l'espérance des désespérés». Cependant l'attente avait déjà élu un autre terrain plus propice à la promesse, elle avait reflué vers sa source la plus proche, c'est-à-dire dans le langage même. A la défaite du curé Labelle répond le «succès» du vicaire de Beauport. Le Royaume, en effet, serait littéraire ou ne serait pas. Ainsi en avait décidé l'abbé Casgrain.